

# 1

Je m'appelle Billy. Pas B-I-L-L-I-E, comme Billie Holiday — un prénom de femme sensuelle qu'on prononce dans un murmure. Non, c'est B-I-L-L-Y, un prénom de petit garçon joufflu en tenue de base-ball. Le fait est que mon père aurait bien voulu de ce petit garçon joueur de base-ball ! Il ne rêvait que de mômes en boxeurs, bagarreurs et futurs chasseurs. Mais tout ce dont il a hérité, c'est de trois filles.

Alors il nous a donné des prénoms de mecs. (Ma mère prétend avoir été dans un état comateux à cause des drogues puissantes qu'on donnait alors aux accouchées...)

Il nous a appelées Dustin, Hadley et Billy. J'ignore quel résultat il comptait obtenir en choisissant des prénoms masculins — peut-être une sorte de miracle génétique *post-partum*. Ou bien espérait-il nous voir, mes sœurs et moi, nous transformer pendant la nuit en charmants petits garçons... Notez bien, ça a failli marcher avec mes sœurs. Dustin et Hadley sont de grandes femmes maigrichonnes qui dirigent des entreprises la semaine et courent le marathon le week-end. Elles boivent du scotch, possèdent chacune au moins

deux jeux de clubs de golf. Je les vois très bien en train de dire à leurs maris respectifs :

— Je me fiche de ce à quoi ressemblent les rideaux, tout ce que je te demande, c'est de ne pas dépenser plus de dix mille dollars.

C'est au cours d'une réunion sur le lancement d'une nouvelle campagne que je pense à Dustin et Hadley. Roslyn Jorno, ma patronne au sein de l'agence de relations publiques Harper Frankwell, préside à la table de conférences. Roslyn est un petit bout de femme presque toujours habillé en gris souris. Aujourd'hui, elle n'a pas l'air heureux, et nous savons tous que ce n'est pas bon signe. Roslyn vit pour son boulot (le bruit court même qu'elle habite *ici*, dans nos bureaux de Michigan Avenue), et, quand elle est malheureuse, nous ne tardons pas à nous sentir déprimés, nous aussi.

Elle pointe son marqueur sur le chevalet derrière elle.

— Ça ne marchera jamais...

Sur la feuille de papier, elle a noté une liste d'accroches que nous sommes censés proposer à notre client, Grenier's Stud Finder, une compagnie spécialisée dans l'outillage industriel.

*« Mesdames, n'ayez plus peur de faire tapisserie avec nos clous, découvrez le clou de notre gamme au Salon professionnel de Chicago et n'hésitez pas à venir nous voir pour des clous ! »*

Roslyn lit, incrédule.

— *Mesdames, n'ayez plus peur de faire tapisserie avec nos clous ?*

Je lance un coup d'œil vers Alexa Villa, qui est assise à mon côté. Une fille d'une beauté agaçante avec ses

cheveux de jais et son teint délicat. C'est elle qui a trouvé la première formule.

— *N'hésitez pas à venir nous voir pour des clous... !*

Roslyn est atterrée.

— Nous vendons un recueil de perles ou de la quincaillerie ?

Elle croise les bras et me regarde fixement.

Apparemment, elle n'a pas non plus adoré mon travail. C'est moi qui ai pondu les deux autres accroches...

— Un peu d'élégance, que diable ! Je veux de *l'élégance*, c'est bien compris ?

Roslyn a toujours prêché l'élégance, ce qui me rend dingue. Nous avons fait des tas de campagnes de pub pour des produits très différents, de l'outillage électrique aux médicaments, mais aucun de ces produits n'a jamais été particulièrement élégant, ni eux ni les clients qui les vendent, d'ailleurs. Ce n'est pas comme si nous faisons la promo d'un orchestre symphonique !

Tout à coup, je pense à mes sœurs. Je suis sûre et certaine que Dustin et Hadley non seulement possèdent des machines Stud Finder de la dernière génération, mais que, en plus, elles savent s'en servir. Et, pourtant, Dustin et Hadley sont toutes deux l'incarnation même de l'élégance, le genre de femmes qui, avec leur charpente anguleuse, font très classe même lorsqu'elles manient une scie électrique vêtues d'un jean et d'une chemise d'homme.

Moi, c'est tout le contraire. Si jamais je m'aventurais à manier une scie électrique, je me couperais un bras ou une jambe. Au golf, je ne fais pas la différence entre

un « putter » et un « fer quatre » ! Et la seule odeur du scotch me fait défaillir.

Evan lance, de l'autre côté de la table :

— Élégant... C'est très intéressant. Vous avez tout à fait raison, Roz.

Comme s'il n'avait pas déjà entendu ce refrain des milliers de fois !

Depuis qu'Evan a été nommé directeur adjoint, il appelle Roslyn « Roz », ce qui est plutôt audacieux de sa part. Mais Evan a réussi son coup.

Lorsqu'il tourne la tête vers moi pour me faire un clin d'œil, je ne peux m'empêcher de sourire. Bien que mariée depuis deux ans, j'ai toujours eu un faible pour Evan. Bon, d'accord, c'est plus qu'un « faible »... Ma copine Tess me parle toujours de lui comme de mon « éternel béguin ».

Roslyn reprend la parole.

— Billy, vous n'ignorez pas que notre population cible est principalement faite d'hommes, n'est-ce pas ?

Je m'éclaircis la gorge et je me redresse, bien droite sur ma chaise.

— Absolument, mais l'important est d'attirer l'attention. Et avec ces gros titres, si nous arrivons à mettre la presse dans notre poche, nous attirerons l'attention de tout le monde, aussi bien des femmes que des hommes.

— Ne nous aliéons pas notre public masculin, d'accord ?

Je déteste cette habitude que Roslyn a de parler sous forme de questions. Ça me donne envie de l'imiter, de lui demander un truc du genre : « Peut-être que ça

nous aiderait tous si vous vous envoyiez en l'air une bonne fois ? »

Je décide de ne pas exprimer ma pensée à haute voix.

— Pas de problème.

L'idée m'est venue subrepticement que, si moi je m'envoyais en l'air une fois de temps en temps, ça pourrait aussi m'aider...

Mais Roslyn n'en a pas fini avec moi.

— J'espère, Billy, que vous comprenez à quel point cette campagne est importante, et pour une foule de raisons, d'accord ?

Si j'en avais la possibilité, je crois bien que je ramperais sous la table. Ces derniers temps, elle n'arrête pas de me lancer des menaces ne présageant rien de bon (toujours sous forme d'interrogations, naturellement). Que je pourrais, par exemple, rater la promotion de directrice adjointe que j'attends depuis le début de l'ère secondaire, que je pourrais être rétrogradée (ou pire encore) si je n'améliorais pas ma productivité. Et voilà que maintenant, elle me fait des menaces à peine voilées devant toute l'équipe, pour que chacun comprenne bien que je suis sur la sellette. J'ai vu Alexa réprimer un sourire. Mais Evan, Dieu soit loué, a l'air d'avoir de la peine pour moi. Quant aux autres, ils paraissent mal à l'aise. Et si je donnais ma démission là, maintenant ? Ce n'est pas l'envie qui me manque. Je dirais même que j'en rêve ! Seulement voilà, j'ai renoncé à prendre le pouls du marché depuis des mois. Notre secteur d'activité est dans l'impasse, et personne n'embauche.

— Je comprends parfaitement.

Je la regarde bien en face, avec le peu de dignité qui me reste. Il s'ensuit un silence assez pénible que Roslyn et moi mettons à profit pour nous toiser mutuellement. Personne ne dit un mot. A ma droite, un mec tripote quelques feuillets. Alexa toussote discrètement.

Je vois défiler dans ma tête une sorte de montage photo de toute ma carrière chez Harper Frankwell. J'ai commencé comme stagiaire zélée après deux années passées au sein d'une société de marketing, puis je suis passée rapidement du poste d'assistante à celui de chef de produits. Et ainsi de suite... On aurait dit que j'étais faite pour ce job, et une chose est sûre, j'adore mon métier. J'adore rédiger des communiqués de presse, manier les mots pour en tirer des phrases destinées à faire passer une image plus palpable, plus accomplie, voire plus high-tech ou plus expérimentée de nos clients. J'adore « vendre ma salade » à la presse, harceler sans en avoir l'air producteurs et rédacteurs en chef jusqu'à décrocher la victoire — ce moment fabuleux où je les vois céder et accepter de nous donner accès à leurs pages (ou à leur longueur d'onde).

Tout le monde trouvait normal, moi la première, que je me dirige tout droit vers un poste de directrice adjointe. Mon ancien patron, Jack Varner, m'a même dit que ce n'était qu'une question de mois. C'est alors que Jack a trouvé Dieu — ou quelque chose d'approchant — et qu'il a suivi cet être divin jusqu'en Californie où il suit actuellement un entraînement intensif pour devenir instructeur de Yoga Bikram. Et puis Roslyn est arrivée, anéantissant tous mes rêves de gloire professionnelle.

Nous continuons à nous toiser en silence dans la salle de conférences. Je sens une goutte de sueur se former sous la ceinture de mon pantalon, et les regards de toute l'équipe se poser alternativement sur Roslyn et moi.

Roslyn finit par baisser les yeux sur le bloc-notes posé devant elle. Je la vois barrer quelque chose d'une croix, sans doute mon avenir dans cette boîte, après quoi elle décrète que la réunion est terminée.

Evan m'attend à la porte de la salle et nous empruntons ensemble le couloir.

— Ne t'inquiète pas pour ça !

Il m'envoie un coup de poing dans le bras digne d'un poids moyen.

Dans le monde des relations publiques, Evan est le prototype même de l'hétéro. Avec son épaisse chevelure blonde, ses yeux couleur menthe à l'eau et ses adorables fossettes, il est très mignon. Je sais bien que les gestes d'affection qu'il a pour moi partent d'un bon sentiment. Mais il est inutile de se laisser tenter par quelqu'un qui me considère comme une simple copine.

Evan insiste.

— Sérieusement, ne fais pas attention à ces conneries. Continue à faire ton boulot normalement, c'est-à-dire avec ton talent habituel, et cette campagne te vaudra peut-être d'être nommée directrice adjointe.

— D'accord.

Je prie pour qu'il ait raison. Et que les menaces de Roslyn ne soient qu'une attitude volontairement agressive pour mieux me motiver.

Nous arrivons dans le bureau dont Evan a hérité

depuis sa promotion. Derrière lui, le mur est recouvert d'une juxtaposition très éclectique de reproductions de René Magritte, de posters de foot et d'affichettes encadrées du groupe Hello Dave.

Je pointe le doigt vers un poster de Hello Dave annonçant leur prochain spectacle à l'Aragon.

— Ça fait un bail que je ne suis pas allée les écouter, ceux-là.

Avant mon mariage avec Chris, Evan et moi allions ensemble aux concerts de Hello Dave. Nous buvions plus que de raison et allions danser une bonne partie de la nuit. La musique me procurait une sensation de bonheur intense, je me sentais légère et libre. L'atmosphère intime me donnait le courage de battre des cils et de faire des allusions pas toujours très subtiles à Evan en espérant qu'il me fasse du plat. Mais il ne l'a jamais fait. Le matin suivant, nous nous retrouvions autour d'une boîte de bretzels dans la cuisine de la société, et nous passions un moment à débiter les gens que nous avions rencontrés, les femmes qui avaient donné leur numéro de téléphone à Evan. Et puis un jour, j'ai rencontré Chris, et le petit faible que j'avais pour Evan a disparu. J'ai fini par cesser d'assister aux concerts de Hello Dave.

— Ils donnent un concert samedi prochain, à Park West. Il faut absolument que tu viennes.

Evan a l'air tout excité.

— Peut-être.

Mais je sais que je n'irai pas. J'ai de nouveau craqué pour Evan l'année dernière. Il était resté là, tapi dans mon subconscient... Et le seul fait de repenser

à Hello Dave me rappelle dans quel état Evan peut me mettre... Alors, inutile de me torturer, d'autant que je suis censée dîner avec ma mère à Barrington.

— Allez, viens ! En souvenir du bon vieux temps.

Il sourit, et ses fossettes se colorent de rose.

— Tu y vas avec qui ?

— Shelly.

— C'est une nouvelle ?

— Oui. Une fille supersexy. Si tu la voyais... Tu ne peux pas t'imaginer à quel point cette fille est sexy.

Et voilà. C'est reparti. Toujours ce discours de bon copain.

Curieusement, beaucoup de mes connaissances ont l'air de me prendre pour un homme, ou du moins pour un être asexué. A commencer par mon père. Mais il y a aussi Evan, et même mon mari ! Avant notre mariage, nous faisons l'amour au moins deux fois par semaine... Après, la moyenne est tombée à deux fois par mois. Et encore, quand j'ai de la chance.

Tandis que je regagne la porte, Evan me lance :

— Et toi, qui est amoureux de toi ?

Je fais la même réponse que d'habitude. Un vague « Toi, bien sûr ! ». Parce qu'Evan ne m'aime pas vraiment... Enfin si, mais comme un bon copain. Et puis il ne faut pas oublier que je suis mariée ! Mais ce petit rituel a souvent pour effet de me déprimer.

Il me répond invariablement :

— C'est bien vrai.

— Billy, ma chérie, comment s'est passée ta réunion sur la nouvelle campagne ?

Ma mère connaît tout de ma vie, un peu trop peut-être. Je lui ai dit un jour que ce genre de réunion avait généralement lieu le lundi matin, et voilà qu'elle m'appelle, aujourd'hui lundi, à 11 heures du matin très précises.

— Pas très bien.

Je mets mes écouteurs et je me connecte à Internet. Si je devais consacrer toute mon attention sur les appels quotidiens de ma mère, mon travail n'avancerait pas beaucoup.

— Que s'est-il passé ? Roslyn n'a pas aimé tes idées d'accroches ?

Ça alors ! Quelle idée j'ai eue de lui parler de la campagne Grenier ! Je dois m'attendre à passer dix minutes de plus que prévu au téléphone.

— Tu devrais en parler à Dustin et Hadley. Elles connaissent sûrement ce genre d'outil.

Cette suggestion me fait un peu de peine. Que Dustin et Hadley s'y connaissent en quincaillerie, ça ne fait aucun doute, mais là n'est pas le problème. Le problème, c'est que mes sœurs évitent ma mère, invoquant le manque de temps. Si ma mère mentionne leurs noms, c'est uniquement pour savoir si je leur ai parlé et avoir des nouvelles de ses deux autres filles qu'elle ne connaît plus très bien.

— J'ai reçu un e-mail de Hadley la semaine dernière.

Je jette un regard sur la photo encadrée de noir à côté de mon ordi. On y voit les deux petites femmes de la famille — ma mère et moi — flanquées de Dustin et Hadley qui nous dépassent d'une bonne tête et qui ressemblent à des jumelles. Cette photo a été prise à

San Francisco, juste après que Dustin a emménagé là-bas et quelques mois avant que Hadley ne soit mutée à Londres par la banque d'investissement qui l'emploie. C'était il y a quatre ans. Et, depuis, j'ai vu Dustin trois fois : une fois à son mariage, une fois au mien, et une fois où j'étais en voyage d'affaires sur la côte Ouest. Quant à Hadley, je ne l'ai vue qu'une fois, au mariage de Dustin. Son mari Nigel et elle n'ont pas pu se libérer pour assister au mien. On ne peut pas parler de « fossé » entre nous, et il n'y a jamais eu de grands drames non plus, à part cette brouille qui est survenue il y a vingt-quatre ans : notre père s'est fait la malle. Aucune de nous ne l'a jamais revu depuis, et aucune de nous n'est restée la même après ce départ. Avec le temps, Dustin et Hadley ont dérivé de plus en plus loin...

— Et que disait-elle, dans ce mail ?

La voix de ma mère trahit son sentiment d'abandon. J'essaie d'apaiser sa tristesse.

— Hadley mène une vie de dingue, en ce moment. Sa banque pourrait être rachetée, alors elle passe son temps en réunion.

Roslyn s'arrête près du bocal qui me sert de bureau en agitant un de mes communiqués de presse.

— Je peux vous voir ?

Je hoche la tête d'un air sérieux. Puis je tends le doigt vers le téléphone et j'articule.

— C'est un client. Une minute...

Roslyn soupire et me fait signe de la rejoindre dans son bureau. Dès qu'elle s'en va, je reprends ma conversation avec ma mère.

— Est-ce que Hadley essaie toujours d’avoir un bébé ?

Sa voix devient de plus en plus pathétique. Ça me brise le cœur. Ma mère sait peu de choses des tentatives de procréation de Hadley, et comme cette dernière s’est juré de ne jamais remettre les pieds aux Etats-Unis (« A quoi bon ? Les gens sont plus civilisés ici, et se mêlent moins des affaires des autres »), nous ne connaissons vraisemblablement jamais ce qui a résulté de ces tentatives, si tant est qu’elles aient été fructueuses.

— Je crois que oui.

— Ah bon... Je suis sûre qu’elle m’appellera bientôt pour m’annoncer une bonne nouvelle.

— Certainement, maman.

Je consulte ma boîte e-mails. J’ai soixante-sept nouveaux messages. Je jure entre mes dents.

— Qu’y a-t-il, Billy ?

— Rien.

J’ai toujours du mal à écouter nos conversations, même lorsque je n’ai pas le temps de parler. C’est que je suis pratiquement devenue le seul contact quotidien de ma mère avec l’extérieur. Elle a bien des sœurs qui vivent sur la côte Nord, mais elles n’ont pour ainsi dire plus de relations depuis que maman a épousé mon père, ce qui fait un bail... Mes tantes avaient deviné que mon père était un imbécile, et ma mère était bien trop gênée pour leur faire le plaisir d’admettre qu’elles avaient raison. Depuis la mort de son second mari, Jan, il y a trois ans, elle vit pratiquement en recluse,

rendant quelques rares visites au peu d'amis qu'elle a à Barrington.

— Que fais-tu aujourd'hui, maman ? Tu devrais sortir un peu.

— Je sais. Je vais essayer.

Maman n'arrête pas de dire qu'elle a envie d'avancer, de surmonter la perte de Jan pour revivre normalement, mais j'ai l'impression qu'elle n'est plus du tout motivée.

D'ailleurs, elle change vite de sujet.

— Bref... Ma chérie, est-ce que tu vois toujours cette thérapeute ?

Je me renfrogne et je commence à lire mes e-mails. L'un émane d'Evan qui me précise que le concert de Hello Dave aura lieu vendredi soir. Un autre est de mon mari qui me demande de passer chez l'épicier pour lui acheter son huile de lin avant de rentrer à la maison.

— Oui. J'ai même rendez-vous ce soir.

— Et de quoi vas-tu lui parler ? De toi et Chris, je suppose. Au fait, comment va-t-il ?

— Il va bien, maman. Excuse-moi, mais je suis obligée de te laisser.

— Tu pourrais peut-être lui parler aussi de ton père. J'ai réussi à me remettre de son départ en épousant Jan, mais toi, tu as encore un travail de deuil à faire.

— Je sais, maman. Je le ferai. Je t'aime. Bon, maintenant, je dois te laisser.

— Au revoir, ma chérie. Et n'oublie pas de parler aussi de ton travail à cette thérapeute. Je pense que tu es en colère.

Ma mère a raison. J'ai tout un stock de colère en

réserve. Au début, j'en avais juste un peu, logée quelque part derrière ma cage thoracique, et je l'ai laissée là un bon moment, ignorant volontairement cette plaie minuscule qui ne faisait pourtant que croître. Mais je refusais de faire partie de ces gens qui n'ont jamais rien de positif à raconter sur leur vie.

Depuis quelques années, cette poche de colère a grossi, en dépit de mes meilleures intentions. J'attendais de la vie qu'elle me réserve de bonnes surprises — j'ai travaillé dur pour faire mon trou —, mais apparemment, j'ai dû rater une réunion importante, celle de la distribution des prix... Car, côté reconnaissance professionnelle et bonheur, on ne peut pas dire que j'aie été gâtée.

Mon premier problème, c'est cette histoire de poste de directrice adjointe. J'estime que je le méritais.

Mon second problème, c'est ma mère... Je l'aime tellement. Elle a élevé ses trois filles toute seule, tout en subissant les quolibets d'une petite ville de l'Illinois, qui a assisté avec une joie malicieuse à la fuite précipitée de son mari en pleine nuit. Une ville qui d'une certaine façon s'est amusée des dégâts que mon père a laissés dans son sillage. Ma mère s'est décidée à déménager, et elle a trouvé la paix auprès de Jan, mais ce dernier a eu une attaque alors qu'il faisait un barbecue par une chaude journée de septembre. Et la voilà de nouveau seule. Seule, et beaucoup trop impliquée dans ma vie. Elle a besoin d'une vie à elle.

D'un autre côté, il y a le fantôme de mon père. Je n'ai jamais réussi à surmonter le choc de son départ. Comme j'étais sa plus jeune fille, j'ai toujours supposé

que c'était la déception de m'avoir qui l'avait poussé à fuir. Je cherche désespérément à m'ôter cette idée de la tête. Et à en finir avec lui.

Mon mari est la dernière pièce du puzzle de ma colère. Mes efforts de séduction stéréotypés sont trop douloureux à évoquer — imaginez le cliché de la femme en déshabillé sexy qui attend devant un dîner froid... Alors j'ai renoncé à le séduire et à essayer de trouver ce qui ne tournait pas rond chez lui. Et entre nous. A présent, nous ne sommes plus que des colocataires. Des colocataires qui occasionnellement — très occasionnellement — laissent parler leur désir.

Lorsque le moral n'est pas au beau fixe, j'ai deux solutions. Ou bien je me jette à corps perdu dans le travail, ou bien je traîne dans un bar pour écouter de la bonne musique et en prendre plein les oreilles. Le concert de Hello Dave approche, mais Chris n'aime pas les groupes autant que moi, et de toute façon, nous nous sommes déjà engagés à aller voir ma mère. Pas question de la décevoir. Il ne reste donc que le travail.

Je vais voir Roslyn pour lui parler de mon communiqué de presse. Lorsque je reviens, j'ouvre dans mon ordi un fichier intitulé « Odette Lambden ». Odette est un chef de cuisine assez connu dans la région et qui participe à certaines émissions télé. Le restaurant d'Odette, Have Fun, est l'un de mes préférés parce qu'il sert précisément des plats qui vous remontent le moral, des feuilletés aux quatre fromages, de la purée de pommes de terre bourrée de beurre, du gâteau de pain dégoulinant de caramel, et des énormes coupes de glace aux fruits et à la crème Chantilly !

J'ai rencontré Odette sur un plateau de télé. Deux jours plus tard, elle m'embauchait, ou plus exactement elle embauchait Harper Frankwell pour faire la promotion de son premier livre de cuisine, qu'elle a bien sûr intitulé *Have Fun*. Son propre éditeur ne s'était pas beaucoup démené pour le vendre, et elle voulait se débrouiller sans lui. Odette est le type même du client idéal — une femme motivée qui a besoin d'aide pour promouvoir un produit sympa.

Mais Roslyn n'a pas été d'un enthousiasme débordant.

— C'est un budget de dix mille dollars, à tout casser.

C'est le principal grief de Roslyn à mon égard, et la raison qui lui fait dire que je ne suis pas mûre pour être directrice adjointe : je ne ferre pas de gros poissons, et je perds mon temps — donc celui de l'entreprise — pour du menu fretin.

— Mais le budget pourrait augmenter...

— J'en doute.

— Je pense qu'il est de notre devoir d'aider les gens de temps à autre. Ceux qui ne peuvent se permettre de s'offrir de grosses campagnes.

— Notre devoir est de rapporter de l'argent à la société qui nous emploie. Vous n'êtes pas d'accord ?

Sur ce, elle baisse le nez sur son bureau, me signifiant mon congé.

Je comprends ce qu'elle veut dire, mais je fais confiance aux petits clients que je ramène. Il y a quelque chose de gratifiant à faire sortir de l'ombre les gens en qui vous croyez. Et puis j'ai eu tellement de plaisir à travailler avec Odette sur son livre de cuisine ! Je faisais halte à son restaurant après la fermeture, le dimanche soir, et

nous nous enfermions dans son bureau pour manger des restes tout en échafaudant des plans pour la faire inviter dans le talk-show d'Oprah Winfrey. Odette est une femme noire de quarante-cinq ans, dont la famille est originaire de La Nouvelle-Orléans. Au fil de notre collaboration, elle est devenue autant une amie qu'une cliente, et je tiens à ce que son livre bénéficie de la meilleure promotion possible, même si Roslyn n'est pas d'accord.

D'ailleurs, j'ai autre chose à faire que de penser à Roslyn maintenant. Je dois pondre un communiqué de presse sur *Have Fun*, pour permettre à Odette de décrocher des interviews auprès des journaux et des spots de pub dans les émissions radio. Je commence à écrire...

*« Vous en avez assez du régime Atkins ? Ou du régime South Beach ? Vous êtes fatiguée de manger du blanc de poulet bouilli garni de salade verte ? Le célèbre chef de Chicago Odette Lambden, propriétaire du grand restaurant Have Fun, lance un livre de cuisine pour notre bien à toutes... et à tous. »*

Dès que je commence à rédiger, c'est à peine si je fais attention aux murs beiges de mon box, qui me paraissent il y a un instant de plus en plus étroit. J'ignore la sonnerie du téléphone et le *bip* en bas de l'écran de mon ordi annonçant l'arrivée d'un message. Je m'évade en tapant sur mon clavier, et je me lance dans un éloge poétique du livre d'Odette. Je lis et relis chaque phrase, je cisèle chaque mot. C'est ce que j'aime le plus dans mon métier... Susciter l'enthousiasme des gens en laissant parler mon imagination

et en jouant habilement avec les mots pour trouver le « bon ton ». Oui, ce que j'aime le plus, c'est tout ce travail de création.

Je suis en train de relire le communiqué pour la énième fois afin de traquer les fautes de grammaire, contente de moi et de mon travail, lorsque Alexa surgit devant moi.

— Salut, Billy.

Elle me dit toujours « salut », jamais « bonjour ». Elle a peut-être l'air d'une princesse débarquant tout droit d'une école privée, mais le ramage n'est pas toujours à la hauteur du plumage...

Alexa est une de ces femmes intemporelles dont il est difficile de deviner l'âge... Personnellement, je pencherais pour vingt-sept, c'est-à-dire cinq ans de moins que moi, mais elle a ce côté hautain et froid qui la fait paraître plus âgée. C'est sans doute cette confiance en elle qui a valu à Alexa de gravir rapidement les échelons dans la boîte, mais comme elle est arrivée à la marche juste en dessous de la mienne et qu'elle scrute ma place avec une évidente convoitise, disons que je ne l'apprécie peut-être pas à sa juste valeur. En fait, j'ai peur qu'elle ne soit nommée directrice adjointe avant moi, ce qui me ferait crever de honte et de jalousie.

Dès que je la vois, ma bonne humeur s'envole. Je réponds « salut » en me forçant un peu.

Alexa me gratifie alors de son sourire hautain numéro trois, traduisez : « Tu n'es qu'une pauvre idiote. »

— Que vas-tu faire pour les accroches du Stud Finder ?

— Ce que *je* vais faire ?

C'est un projet d'équipe, non ? Et elle en fait partie, de cette fichue équipe !

— Eh bien, comme Roslyn avait l'air de tenir à ce que tu t'en charges, je respecte sa décision et je voulais juste savoir par où tu vas commencer...

La voilà qui se remet à sourire.

— Tu sais, c'est censé être un travail d'équipe, Alexa.

En général, je m'entends superbien avec mes collègues féminines, mais depuis l'arrivée d'Alexa, avec ses twin-sets en cachemire noir et ses escarpins hors de prix, elle m'a tout de suite agacée. Sa condescendance a fait long feu. J'ai essayé de lui montrer qui était la patronne — si on peut dire —, mais je ne suis pas vraiment sa patronne... Je suis juste un peu devant elle dans la chaîne alimentaire. Alexa ne s'est pas laissé manipuler, elle en serait morte de honte. Ça ne l'a rendue que plus confiante en elle. Si je l'avais appréciée ne serait-ce qu'un peu, j'aurais pu approuver (à contrecœur) cet air de dire « pas de ça avec moi ».

Elle part d'un petit rire.

— Oh, je ne suis pas en train de te dire de te charger de ça toute seule. Grands dieux, non...

Vous voyez ce que je veux dire ?

— Alors que suggères-tu ?

— Eh bien...

Elle ne finit pas sa phrase et croise les bras. Elle porte le pull sans manches de son éternel twin-set en cachemire noir. Etant donné que nous sommes en mai, le gilet doit être resté sur sa chaise, au cas où l'on brancherait le système d'air conditionné. Chacun de

ses mouvements met en valeur la minceur et la fine musculature de ses bras. Alexa et moi sommes à peu près de la même taille — un mètre soixante — et nous sommes toutes deux plutôt minces, mais son corps à elle est plus tonique, sa peau plus douce, ses cheveux noirs aussi brillants et raides que ceux de mes sœurs.

— Je sais que ce projet est important pour toi, Billy.

Sa condescendance enfle comme un ballon. C'est à mon tour de croiser les bras.

— Où veux-tu en venir ?

Elle se remet à rire.

Si jamais elle éclate de rire une nouvelle fois, je suis capable de lui lancer le livre de cuisine d'Odette à la figure !

Elle me dit avec une timidité affectée :

— Eh bien voilà... Tu n'es plus toute jeune et tu n'as pas obtenu de promotion...

J'ai envie d'ajouter : « Et toi, tu es toujours aussi maligne, mais tu n'es toujours pas mariée... » Finalement, je préfère garder le silence et je lui lance un regard glacial.

Alexa poursuit :

— Bref, je me disais que tu pourrais essayer de réécrire les accroches. Ensuite tu me les enverrais par e-mail et je les relirais pour toi.

— Tu ferais ça ? C'est vraiment trop gentil !

La vérité, c'est que je préfère me débrouiller toute seule, d'autant que j'adore ça. Ce sont les réunions et tout ce qui est administratif que je déteste. Mais je ne vais pas laisser Alexa m'avoir de façon aussi grossière.

— Très bien, mais je voudrais que tu fasses la liste des médias.

Dans notre jargon, il s'agit de dresser la liste des différentes cibles que le responsable des RP est chargé de bombarder. C'est un travail de débutant, le b.a.-ba du métier, que l'on confie généralement à un stagiaire.

Alexa émet une sorte de hoquet d'indignation et semble sur le point de protester, mais je sais qu'elle ne le fera pas. Elle est bien trop maligne pour ça. Elle vient de me refiler son boulot, mais il va bien falloir qu'elle participe d'une façon ou d'une autre à ce projet, sinon Roslyn finira par comprendre.

— Très bien.

Elle quitte mon bureau sans autre commentaire.

Je décroise les bras et je me remets à la tâche. Cette fille a réussi à gâcher le plaisir que j'avais à travailler sur le livre d'Odette. Je m'affale sur ma chaise comme une baudruche.